

4

FOLLET

OU

LE SYLPHE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. ROCHEFORT, VARIN ET DESVERGERS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 26 JUIN 1832.

— — —
PRIX : 1 FR. 50 C.
— — —



Paris,

QUOY, Libraire-Éditeur,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DÉTACHÉES, 100, boulevard Saint-Martin, n° 100.

— — —
1832.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FOLLET , jeune sylphe.....	M ^{lle} DÉJAZET.
JOSSELIN , fermier.....	M. BOUTIN.
PAIMPOL , garde-forestier.....	M. PAUL.
MIGNOTTE , fille de Josselin.....	M ^{lle} ELÉONORE.
IOLA , nièce de Josselin.....	M ^{lle} PERNON.
UN NOTAIRE.....	M. BACHELARD.
SYLPHES ET SYLPHIDES.	
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	
CHASSEURS.	

La scène se passe dans un village de la Bretagne.

NOTA. Les acteurs sont placés comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche des spectateurs. Les changemens de position sont indiqués par des notes dans le courant des scènes.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GÏT-LE-CŒUR,
N° 7.

FOLLET,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

.....

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre rustique; porte d'entrée au fond. — A gauche, au premier plan, une fenêtre, à côté, la porte d'un fournil; à droite, vers le premier plan, la porte d'une chambre. — Au fond, du même côté et en saillie, une grande cheminée de cuisine; à gauche de la porte d'entrée, plusieurs bottes de paille; une table près de la fenêtre à gauche. — Quelques chaises, un grand fauteuil, etc.



SCÈNE PREMIÈRE.

IOLA, JOSSELIN, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, puis
MIGNOTTE.

(*Au lever du rideau, Iola est assise dans le fauteuil, près de la table, elle est occupée à lire. — Les paysans enlèvent des sacs et d'autres objets qui sont au fond; ils sont aidés par Josselin.*)

CHŒUR.

AIR : *Amis, le jour vient de finir.*

Allons, allons, hâtons-nous de finir.
Ici, mes amis, puisqu'un hymen s'apprête,
Il faut d'abord tout ranger pour la fête;
Après l'travail, viendra l'plaisir.

JOSSELIN.

C'est ça, mes amis, débarrassez-moi de tous ces sacs, de tous ces ustensiles... C'est ici qu'on signe le contrat, ce soir à quatre heures... ne l'oubliez pas.

CHŒUR.

Allons, allons, etc.

(*Le chœur sort.*)

SCENE II.

JOSSÉLIN, MIGNOTTE, *sortant du fournil*, IOLA.

MIGNOTTE.

Là! toutes mes galettes sont cuites... Vous verrez, mon père, quelle mine ça vous a.

JOSSÉLIN.

Voilà une fille économe et industrielle... Ce n'est pas pour me flatter, mais tu es bien la meilleure pâtissière de tout le Morbihan, c'est connu; et certainement le mari que tu auras...

MIGNOTTE.

Oh! en fait de mari, ce n'est pas pour moi que le four chauffe.

JOSSÉLIN.

Il chauffera, sois tranquille...

MIGNOTTE.

Je ne suis pas jalouse, mais, depuis que ma cousine Iola est venue demeurer avec nous, ce n'est plus à moi qu'on fait la cour... il n'y a d'amoureux que pour elle.

JOSSÉLIN.

C'est pourtant vrai!... Faut que les hommes aient bien peu d'instinct... Une petite fille qui ne sait rien faire... qui n'est utile à rien... qui passe sa vie à rêver, à lire, à soupirer... Tiens, regarde-là, la voilà encore plongée dans un état de lecture... Iola! Iola!...

IOLA.*

Comment, c'est vous, mon oncle... vous étiez-là?

MIGNOTTE.

Tu ne nous voyais pas... Ta lecture est donc bien intéressante?

JOSSÉLIN.

Des Contes de Fées comme à l'ordinaire... jolie occupation!

IOLA.

Ah! ne me faites pas de reproche, mon oncle... c'est mon seul plaisir.

* Mignotte, Josselin, Iola.

Air de Clélie.

J'aime à rêver un monde imaginaire,
Peuplé d'amours et d'esprits merveilleux;
Êtres légers, séduisante chimère,
Je crois vous voir voltiger dans les cieux,
J'entends partout vos chants mélodieux...

MIGNOTTE.

De rire je n'aurais m' défendre;
Mais tu deviens folle, je crois...

IOLA.

Si tu pouvais me comprendre,
Tu penserais comme moi.

JOSELIN.

Malheureuse enfant ! elle a la tête perdue... et c'est le
jour de ton mariage que tu songes à de pareilles folies ?

MIGNOTTE.

Dam' ! si elle n'aime que l'imaginaire.

JOSELIN.

V'la c' que c'est que d'avoir été élevée par c'te grande
dame qui t'a fait lire des romans ; moi, je t'aurais fait filer,
ça t'aurait mis plus de suite dans les idées.

IOLA.

Ah ! mon oncle, je sais combien je vous suis à charge...
Je ne travaille pas, je vous suis inutile, et je n'ai qu'un
moyen de vous prouver ma reconnaissance, c'est de vous
obéir, et d'épouser celui que vous voudrez... ça m'est
indifférent.

JOSELIN.

Indifférent !... Voilà du nouveau, par exemple. Oublies-
tu que tu es la fiancée de M. Paimpol, le garde-forestier ?

IOLA.

Non, mon oncle ; mais si vous saviez...

JOSELIN.

Le plus beau garçon de la commune...

MIGNOTTE, à part.

Ah ! c'est vrai !...

JOSELIN.

Le jeune homme le plus aimable de toutes les forêts
d'alentour...

MIGNOTTE, *à part.*

C'est encore vrai!

JOSSÉLIN.

Va, il y a bien des femmes à ta place qui en seraient enchantées.

MIGNOTTE, *à part.*

Ah! oui, il y en a!... (*Elle soupire.*)

IOLA.

Ne vous fâchez pas, mon oncle... puisque j'ai promis de vous obéir...

MIGNOTTE.

Tiens, justement j'entends la voix de Paimpol.

SCENE III.

JOSSÉLIN, MIGNOTTE, PAIMPOL, IOLA.

PAIMPOL, *à la cantonade.*

Allez au diable!... Je vous répète que je n'en crois rien... je n'en crois pas un mot... (*Il entre.*) Bonjour, papa Josselin... salut, Mignotte!... Mam'selle Iola, je vous présente votre futur époux... c'est ce que j'ai de mieux à vous présenter un jour de noces.

MIGNOTTE, *à part.*

Dieux! qu'il est aimable!

JOSSÉLIN.

Avec qui parlais-tu donc si haut tout-à-l'heure?

PAIMPOL.

Avec des gens du village. Ces habitans de la campagne sont en général si rustiques, si paysans... Ils prétendent que depuis quelques jours ils ont vu rôder, autour de votre demeure, une espèce d'être...

IOLA, *avec intérêt.*

Il serait possible!...

JOSSÉLIN.

Comment, une espèce d'être?...

PAIMPOL.

Je n'en crois rien. Ils disent que ce n'est ni un homme, ni une femme, ni un oiseau, ni un poisson... ni aucun autre animal quelconque que ce puisse être.

MIGNOTTE.

Ah! mon dieu! c'est effrayant!...

JOSSELIN.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est?

PAIMPOL.

Ils ne le savent pas eux-mêmes... Ces gens-là ne savent jamais rien... c'est ce qui les entretient dans l'ignorance.

IOLA.

Cependant, monsieur Paimpol, si on a vu...

MIGNOTTE.

C'est clair, si on a vu...

PAIMPOL

Je n'en crois rien, et j'espère que vous avez trop de philosophie pour partager les erreurs d'une population fanatique... d'ailleurs, s'il y a quelque chose, ce ne peut être que l'âme de ma grand-mère.

JOSSELIN.

Allons, lui qui ne croit à rien, il va croire aux esprits.

PAIMPOL.

Aux esprits?... Père Josselin, il est inutile d'entamer une question dans laquelle nous sommes tout-à-fait désintéressés... parlons de notre mariage... C'est donc aujourd'hui, belle Iola?...

MIGNOTTE.

Elle ne vous entend plus... la voilà retombée dans ses rêveries...

PAIMPOL.

Je vais parler plus haut. C'est donc aujourd'hui, belle Iola?...

IOLA.

Ah! oui, monsieur Paimpol... comme vous voudrez...

PAIMPOL.

Comme je voudrai... Est-ce que par hasard?...

IOLA.

Oh! non, monsieur Paimpol, ne le croyez pas... Vous êtes un bon garçon... j'ai beaucoup d'amitié pour vous... c'est moi qui ai peur de ne pas vous convenir... je ne vous rendrai pas aussi heureuse que vous méritez de l'être.

PAIMPOL.

Je n'en crois rien. Ce que vous me dites me ravit, m'enchanté!... Je vous aime tant!... Vous êtes sans fortune, je le sais, mais ça m'est égal. L'or est une chimère... pour

ceux qui n'en ont pas... Enfin, je voudrais que la noce fût déjà à son lendemain.

MIGNOTTE.

Vous serez content du repas, monsieur Paimpol. Vous savez ces bonnes galettes que vous aimez tant... j'en ai fait une exprès pour vous, monsieur Paimpol.

PAIMPOL.

Mignotte, vous avez pour moi une affection solide à laquelle je suis très-sensible... Mais le notaire n'est pas prévenu... je cours l'avertir.

IOLA.

Permettez, monsieur Paimpol, j'ai encore une demande à vous faire.

PAIMPOL.

Une demande?... Demandez.

IOLA.

Vous allez peut-être vous moquer de moi... Je sais que c'est une faiblesse... mais je voudrais... je désirerais...

JOSSELIN.

Parle, mon enfant.

IOLA.

Je serais bien aise, avant mon mariage, de consulter la sorcière du pays.

PAIMPOL.

Comment, la vieille Boby?... Vous croyez aux sorciers?

JOSSELIN.

C'est l'usage... on l'invite à toutes les noces.

MIGNOTTE.

Avec ça que c'est une femme qui prédit toujours ce qui est arrivé.

AIR : *Quand on est mariée.*

Moi, j'crois à la sorcière
De loin comme de près,
Car ell' sait la manière
De d'viner tous les s'crets...
L'aut' jour la p'tit' Brigitte
Perd un bijou d' grand prix,
Un bijou d' bien grand prix ;
La vieille a dit tout d' suite
L' garçon qui l'avait pris ;
Elle a d'viné tout d' suite
Celui qui l'avait pris.

PAIMPOL.

Faibles femmes que vous êtes ! créatures pusillanimes !...
C'est égal... Iola, vos désirs sont des ordres... je vais
chercher moi-même la mère Boby... Venez-vous avec
moi, papa Josselin ?

JOSSÉLIN.

Non, il faut que je donne un coup-d'œil à mes ouvriers.

MIGNOTTE.

Moi, je vais accompagner monsieur Paimpol... J'irai
chez le notaire pendant qu'il se rendra chez la mère Boby.

PAIMPOL.

Adieu, charmante Iola !...

AIR : *Allons, l'honneur nous appelle.*

Partons, au révoir, ma belle,
Oui, je vais hâter mon retour...

L'amour

Auprès de vous me rappelle,
Et je reviens en ces lieux,

Joyeux,

Former l'hymen le plus heureux.

ENSEMBLE.

PAIMPOL.

Je vous quitte ; adieu, ma belle, etc.

JOSSÉLIN.

Partez ; mais, amant fidèle,
Il faut hâter votre retour...

L'amour

Auprès de nous vous rappelle ;
Revenez bien vite en ces lieux,

Joyeux,

Former l'hymen le plus heureux.

MIGNOTTE, *à part.*

Grand dieu ! quel amant fidèle !
Il voudrait être de retour...

L'amour

Ici déjà le rappelle ;
Bientôt, hélas ! en ces lieux,

Joyeux,

L'hymen va les unir tous deux.

IOLA.

Grand dieu! quel amant fidèle!
Je ne puis le payer de retour.

L'amour

Qui, près de moi, le rappelle,
Bientôt, hélas! en ces lieux,

Joyeux,

L'hymen va nous unir tous deux!

(*Paimpol sort par le fond avec Mignotte ; Josselin sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

IOLA, seule.

Ils veulent tous que je me marie... Eh bien! je me marierai... Si je n'aime pas beaucoup mon prétendu, du moins, je n'en aime pas d'autres... Mais je voudrais bien savoir quel est cet être inconnu dont M. Paimpol parlait tout-à-l'heure, et qui a été aperçu par les habitans du village... moi-même; il m'a semblé plusieurs fois dans mes songes... Cette nuit encore... la lune éclairait ma chambre, et j'ai cru voir... Oh! oui, j'en suis sûre, j'ai vu... il était là, près de moi!... je ne rêvais pas... j'ai eu peur... j'ai crié... il a disparu!... C'est une bien vilaine chose que la peur... Depuis ce moment, je n'ai pu fermer l'œil... J'éprouve une fatigue, un abattement... il m'est impossible d'y résister.

(*Elle s'assied dans le fauteuil et s'endort. — On entend une musique mystérieuse, pendant laquelle la fenêtre s'agite d'abord, puis s'ouvre, et le Sylphe paraît.*)

SCÈNE V.

LE SYLPHE; *il reste un instant sur la fenêtre, puis descend pendant le récitatif suivant ; IOLA, endormie.*

LE SYLPHE.

RÉCITATIF. — *Air de Guénée.*

La voilà! le plaisir m'appelle ;
Elle dort! pour moi quel bonheur!

Sans lui causer de frayeur,
Je puis donc rester auprès d'elle.

Air, de l'Anglaise à Paris (de Panseron).

Ah ! qu'un sylphe léger
Mène une douce vie :
Il peut toujours changer ,
Courir et voyager . . .
Oui , pour nous , près de fille jolie ,
L'amour est sans danger ,
Car nous savons voltiger .

Jamais rien ne nous gêne ,
Et sans porter de chaîne ,
Nous volons au gré du zéphir ,
Guidés par la voix du plaisir . . .
Mamans , tremblez pour vos fillettes ;
Maris , pour vos femmes coquettes ,
Nous avons , malgré les verroux ,
Plus d'un moyen d'entrer chez vous .

Ah ! qu'un sylphe léger , etc.

Rassurez-vous , beautés naïves ;
Avec nous soyez moins craintives ,
Nos baisers sont toujours discrets ,
Et ne compromettent jamais . . .
Quand nous jurons d'être fidèles ,
On voit passer le bout des ailes ,
Et nos baisers et nos sermens
Autant en emportent le vent .

Ah ! qu'un sylphe léger , etc.

Elle soupire ! . . . elle songe peut-être à moi ! . . . Je crains
de la réveiller , et cependant , il faut bien faire connais-
sance , il faut bien qu'elle s'habitue à me voir .

(*Il regarde autour de lui et ramasse un épi qui est à terre , il
s'approche de Iola et le lui passe sur les lèvres .*)

IOLA , s'éveillant .

Ah ! . . . que vois-je ! . . . C'est lui ! . . . c'est le même ! . . .

LE SYLPHE .

Chut ! . . .

IOLA .

Laissez-moi ! . . . laissez-moi ! . . . ou je vais appeler .

LE SYLPHE.

Gardez-vous en bien.

IOLA.

Vous me faites peur.

LE SYLPHE.

Je ne suis pas habitué à produire cet effet là.

IOLA.

C'est vrai... il n'a pas l'air méchant.

LE SYLPHE.

Vous me chassez, Iola ?

IOLA.

Tiens, il sait mon nom.

LE SYLPHE.

Vous êtes fâchée de me voir ?

IOLA.

Non... au contraire... car je crois que je vous attendais...

LE SYLPHE.

Moi!... Vous savez donc qui je suis ?

IOLA.

Je ne vous connais pas... mais je vous ai lu bien des fois dans mes livres... vous ou vos pareils... Comment vous nomme-t-on ?

LE SYLPHE.

Follet.

IOLA.

Follet!... C'est un bien joli nom.

LE SYLPHE.

N'est-ce pas, ce n'est pas mal ?

IOLA.

Et de quelle espèce êtes-vous ?

LE SYLPHE.

Vous le saurez plus tard.

IOLA.

Mais quels sont vos projets?... Pourquoi troubler mon repos?... Que voulez-vous?... Que demandez-vous ?

LE SYLPHE.

Rien. Laisse-moi seulement te voir... te protéger... Que je sois pour quelque chose dans ton bonheur et je serai content.

Air de la Sylphide (de madame Duchampge).

Sur toi je veillerai,
Le jour, avec mystère ;
Le soir, dans ta chaumière,
Encor je reviendrai . . .
Tes nuits, toujours paisibles,
D'aucuns songes pénibles
Ne pourront s'alarmer ;
Je suis là pour t'aimer !

Prévenant tous tes vœux,
Mes soins et ma tendresse
Auront, pour ta tristesse,
Les chants les plus joyeux . . .
Et si jamais l'orage
Menace ton jeune âge,
Ne vas pas t'alarmer,
Je suis là pour t'aimer !

IOLA.

Vous parlez de m'aimer . . . ce serait bien volontiers . . .
mais vous êtes venu trop tard.

LE SYLPHE.

Comment ? . . . Ton cœur serait-il à un autre ?

IOLA.

Peut-être . . . je dois le croire . . . puisque je me marie.

LE SYLPHE.

Te marier ? . . .

IOLA.

Aujourd'hui même . . . tout-à-l'heure.

LE SYLPHE.

Je ne le veux pas . . . je m'y oppose . . .

IOLA.

Oh ! c'est inutile . . . tout est fini.

LE SYLPHE.

Quel est ton prétendu ? . . . dis-le moi ? . . . Il me le paiera.

IOLA.

Non, je vous en prie, ne lui faites pas de mal. Je pense bien que vous en avez le pouvoir, quoiqu'il soit plus fort que vous . . . C'est M. Paimpol, le garde-forestier.

LE SYLPHE.

Ça suffit. C'est sur lui que je me vengerai !

IOLA.

Monsieur, je vous le défends.

LE SYLPHE.

Vous l'aimez donc, Iola ?

IOLA.

Eh bien ! oui, je l'aime... je l'épouse par inclination... car, il m'obéit, lui ! il fait tout ce que je veux... Tout-à-l'heure encore, je l'ai envoyé chercher la sorcière, la vieille Bobby...

LE SYLPHE.

La sorcière ! et pourquoi ?

IOLA.

J'avais pensé que ça retarderait toujours un peu notre mariage.

LE SYLPHE.

Tu es charmante ! et c'est à moi que tu dois appartenir. Tu n'es pas faite pour vivre au milieu de ces paysans... Viens avec moi, aies le courage de me suivre...

IOLA.

Moi, abandonner mes parens, ma famille !...

LE SYLPHE.

Jure-moi du moins de n'être pas à un autre.

IOLA.

Je ne peux pas jurer cela.

LE SYLPHE, *frappant du pied.*

Iola !... prenez-y garde... si une fois je me monte la tête...

IOLA.

Voyez-vous, quel mauvais caractère...

LE SYLPHE, *se radoucissant.*

Eh bien ! non, rassure-toi, je n'exige rien... mais, de grâce, fais-moi cette promesse... c'est à genoux que je t'en conjure... (*Il se met à genoux.*)

IOLA.

Finissez, finissez !... je ne dois pas vous écouter.

SCÈNE VI.

LE SYLPHE, IOLA, MIGNOTTE.

MIGNOTTE, *entrant par le fond.*

Dieu ! un petit blondin aux genoux de ma cousine !...
Allons chercher mon père.

(*Elle traverse doucement le théâtre, et va à la porte à droite, qu'elle entr'ouvre, et reste un instant derrière, en regardant de temps en temps.*)

IOLA.

Mais relevez-vous donc !... Fuyez !... Ils vous tueraient !

LE SYLPHE.

Ça m'est égal. Dis-moi que tu m'aimes, ou je reste...

IOLA.

Eh bien... ne restez pas...

LE SYLPHE.

J'obéis.

IOLA.

J'entends du bruit... on vient... Où vous cacher ?...
Là !... (*Elle indique le fournil.*) Dépêchez-vous !

LE SYLPHE.

Adieu !...

(*Il entre dans le fournil.*)

MIGNOTTE, *à part.*

C'est bien !... il est pris !...

(*Elle ferme la porte, et va chercher Josselin.*)

SCÈNE VII.

IOLA, PAIMPOL, *arrivant par le fond, avec LES VILLAGROIS ET VILLAGEOISES, en habits de fête.*

CHŒUR.

Air du Vaudeville de la nuit de Noël.

En avant, les bons drilles,
C'est l'instant du plaisir ;
I es garçons et les filles
Vont sauter et danser à loisir !

PAIMPOL.

Mam'selle Iola, je suis désolé... J'arrive de chez la sorcière...

IOLA, *émuë.*

Je vous remercie, M. Paimpol.

PAIMPOL.

Il n'y a pas de quoi, mam'selle Iola.... Car elle m'a fait dire qu'elle n'y était pas!... mais je n'en crois rien... Cette vieille Bobby n'a jamais pu me souffrir, parce que je me suis moqué de ses sortilèges... je me suis permis là-dessus des mots piquans, des mots spirituels.... Voilà pourquoi elle ne veut pas me recevoir.

SCÈNE VIII.

JOSELIN, MIGNOTTE, PAIMPOL, IOLA, LE CHŒUR.

MIGNOTTE.

Venez, venez, mon père... Vous allez voir.

JOSELIN.

Allons donc, impossible.

IOLA, *à part.*

Se douterait-on de quelque chose?

PAIMPOL.

Qu'est-ce qu'il y a, Mignotte, vous semblez altérée?

MIGNOTTE.

Ah! monsieur Paimpol, c'est affreux de la part de ma cousine... Vous tromper, vous, un si honnête homme...

PAIMPOL.

Je n'en crois rien.

JOSELIN.

Et vous avez raison, ma fille ne sait ce qu'elle dit... Elle prétend avoir vu tout-à-l'heure un jeune homme aux pieds d'Iola.

IOLA, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MIGNOTTE.

Oui, un jeune homme blond, et dans un état... Il n'avait ni habit, ni veste, ni...

JOSELIN.

Et cœtera.

PAIMPOL.

Ni *et cætera*?... C'est l'âme de ma grand' mère... Justement elle n'en a jamais porté, même du vivant de son mari.

JOSSELIN.

Mais enfin ce jeune homme, qu'est-il devenu ?

MIGNOTTE.

Eh bien ! il est là, caché dans le fournil... Vous n'avez qu'à ouvrir.

JOSSELIN.

Par exemple, nous allons voir...

IOLA, *vivement*:

Mon oncle, je vous en prie, n'y allez pas.

PAIMPOL.

Qu'entends-je?... Il est donc vrai, Iola ?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Quoi ! du lien qui nous engage
Vous avez trahi le serment ?
Vous débutez, en mariage,
Comme on finit ordinairement !
Le jour mêm' de notre alliance...
A qui désormais se fier...
De la lun' de miel qui commence
Voilà donc le premier quartier...
J' m'en vas porter l' premier quartier.

IOLA.

Monsieur Paimpol, ne vous fâchez pas ; je vous dirai tout.

PAIMPOL.

Non, Mademoiselle, je n'écoute rien... Malheur à vous, malheur à votre indigne complice !

IOLA, *à part*,

Il est perdu !

PAIMPOL, *qui est allé ouvrir la porte du fournil.* *

Sortez, vil séducteur ! vil séducteur, sortez !

* Josselin, Mignotte, Iola, Paimpol.

SCÈNE IX.

JOSSELIN, MIGNOTTE, LE SYLPHE, *en vieille*,
PAIMPOL, IOLA.

TOUS.

La mère Boby !

ENSEMBLE.

LE SYLPHE.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre.*

Oui, je suis la sorcière.
Comme on me considère...
On ne s'attendait guère
A me trouver ici...
Par moi, plus d'un mystère
Est souvent éclairci.

MIGNOTTE.

Eh, quoi ! c'est la sorcière !
La chose est singulière !
Je ne m'attendais guère
A la trouver ici ;
Et tout ce grand mystère
Ne peut être éclairci.

TOUS.

Eh, quoi ! c'est la sorcière !
La chose est singulière !
On ne s'attendait guère
A la trouver ici ;
Et tout ce grand mystère
Par elle est éclairci.

PAIMPOL.

Je ne m'étonne plus, mère Boby, si je ne vous ai pas
trouvée chez vous.

LE SYLPHE.

J'étais entrée ici ce matin, il n'y avait personne, et je
me suis endormie là dededans.

MIGNOTTE.

C'est drôle !... J'y ai été plusieurs fois, et je ne vous ai
pas vue.

LE SYLPHE.

C'est que vous n'avez pas de bons yeux , ma petite.

JOSSELIN.

Elle a raison ; ma fille , je te conseille à l'avenir d'y regarder à deux fois.

PAIMPOL.

Surtout quand il s'agit de troubler un ménage... Faites de la galette, ma chère amie, et ne sortez plus du cercle de vos idées.

MIGNOTTE.

Mais, monsieur Paimpol, je puis vous assurer...

PAIMPOL.

Mignotte, vous avez navré mon cœur.

LE SYLPHE, à Iola.

Dites-moi, ma belle amie... N'est-ce pas vous qui m'avez envoyé chercher ce matin ?

IOLA.

Oui, mère Boby... Je voulais savoir...

LE SYLPHE.

Votre bonne aventure... C'est tout naturel.

PAIMPOL.

C'est ça, dites-nous notre bonne aventure ; j'aime beaucoup ces puérilités.

LE SYLPHE.

Eh bien ! je vais commencer par toi , mon gros garçon ; donne-moi ta main.

PAIMPOL.

Laquelle ?

LE SYLPHE.

La droite ! pour que j'y lise ta destinée.

PAIMPOL.

Vous serez bien habile !... Moi, j'ai beau la regarder, je ne peux pas même lire ce que j'écris avec.

(Il lui donne sa main.)

LE SYLPHE, la regardant.

Tu te marieras bientôt.

PAIMPOL.

Oh ! la belle malice !

LE SYLPHE.

• Ton épouse te fera...

PAIMPOL.

Je n'en crois rien.

LE SYLPHÉ.

Laisse-moi donc achever... Ton épouse te fera passer des jours heureux et tranquilles.

PAIMPOL.

A la bonne heure.

LE SYLPHÉ.

Mais la femme que tu dois épouser, n'est pas celle dont tu seras le mari.

PAIMPOL.

Je ne serai pas le mari de ma femme?

MIGNOTTE.

A moi, à présent. (*Elle tend la main.*)

PAIMPOL.

Quelle fable insipide.

LE SYLPHÉ.

Toi, Mignotte, tu seras d'abord contrariée dans tes affections.

MIGNOTTE, à part.

C'est pourtant vrai.

LE SYLPHÉ.

Mais ta constance surmontera les difficultés.

MIGNOTTE.

Ah! quel bonheur!

PAIMPOL, à Iola. *

A votre tour, maintenant..... Elles me font rire aux larmes.

LE SYLPHÉ.

Oh! toi, ma petite, d'après les lignes de ta main, ta destinée sera extraordinaire.... Tu vivras d'abord avec des êtres supérieurs.

PAIMPOL.

C'est clair, nous vivrons ensemble.

LE SYLPHÉ.

Cependant, tu n'épouseras jamais celui que tu aimes, avant sa mort.

IOLA.

O ciel!

* Josselin, Mignotte, le Sylphe, Iola, Paimpol.

PAIMPOL.

Exécrable mégère!... pourquoi jettes-tu la terreur dans l'âme de ma fiancée?

LE SYLPHE.

Mes enfans, vous n'avez pas mon expérience.

PAIMPOL.

Je crois bien... Quand on a cent quarante-sept ans...

LE SYLPHE.

J'en ai cent cinquante-deux, s'il vous plaît.

PAIMPOL.

Est-elle coquette!

LE SYLPHE.

Je sais des choses que vous ignorerez toujours... Vous ne connaissez que les habitans de la terre; mais il y a des puissances surnaturelles au-dessus de vos têtes.

PAIMPOL, regardant en l'air.

Je n'en crois rien, vu que je ne vois personne.

LE SYLPHE.

Enfin, ce pays est peuplé depuis quelques temps d'êtres aériens, qui prennent une forme humaine, quand ça leur plaît.

JOSSÉLIN.

Et vous appelez ça?

LE SYLPHE.

Des sylphes!

PAIMPOL, passant à côté de Josselin. *

Qu'est-ce qu'elle dit?... Des fifies!

LE SYLPHE.

Et il y a là-dessus des histoires merveilleuses et lamentables, que je savais dans ma jeunesse.

MIGNOTTE.

Tâchez donc de vous les rappeler, mère Bobby.

LE SYLPHE.

Attendez... Il y en a une dont je crois me souvenir...
(Pendant la ritournelle de l'air suivant, on lui donne une chaise, et on se groupe autour d'elle.)

* Josselin, Paimpol, Mignotte, le Sylphe, Iola.

Air nouveau (de Panseron).

Jadis un sylphe aimait Marie,
Fillette au cœur tendre et soumis...
Hélas!... Elle allait être unie
Avec un garçon du pays...
Ces nœuds étaient mal assortis.
Le sylphe accourt auprès de sa maîtresse,
Ah! lui dit-il, à ma tendresse,
Si cet hymen vient te ravir,
A l'instant mes jours vont finir...
Songes-y bien, je perds la vie,
Je vais mourir... adieu, Marie!...
Mourir!

TOUS.

Mourir!

LE SYLPHE.

Mourir!

Heureusement, Marie n'était pas méchante..... Quand on est jolie, on a si bon cœur.

Il est un dieu pour les amours,
Il vient toujours
A leur secours;
Oui, mes amis, il vient toujours
A leur secours!

CHŒUR.

Il est un dieu, etc.

LE SYLPHE.

Même air.

Loin du hameau, bientôt Marie,
Connut un séjour plus brillant...
Le sylphe adorait son amie;
Mais léger, sans être inconstant,
Il s'envolait à chaque instant.
Marie enfin, le trouvant trop volage,
Voulut doubler son esclavage;
Sa main l'enchaîna sans effort.
La pauvre fille, elle eut grand tort!
Le sylphe, hélas! perdit ses ailes;
Pour lui les chaînes sont mortelles.
Il est mort!

TOUS.

Il est mort !

LE SYLPHÉ.

Il est mort !

Oui, mes enfans, il est mort ! Cependant quelque temps après, Marie épousa un jeune garçon qui ressemblait parfaitement au sylphe.

Il est un dieu pour les amours,
Il vient toujours
A leur secours !
Oui, mes amis, il vient toujours
A leur secours !

CHŒUR.

Il est un dieu, etc.

PAIMPOL.

Je ne sais pas pourquoi je n'aime pas beaucoup cette histoire-là... C'est si invraisemblable...

MIGNOTTE.

C'est charmant, au contraire.

PAIMPOL.

Oui, mais qu'est-ce que ça prouve ?

IOLA.

Ça prouve d'abord qu'il y a des sylphes.

LE SYLPHÉ.

Et si par hasard l'un d'eux faisait la cour à ta maitresse, tu n'aurais pas beau jeu, mon gros garçon.

PAIMPOL.

Oh ! oh ! je me moque bien d'eux. Ça doit être fort laid, un chiffre ?

LE SYLPHÉ, à Paimpol.

Un sylphe !

JOSSELIN, à Paimpol.

Un siffle !

PAIMPOL.

Oui, j'ai bien dit : un siffre... Ça n'a ni père ni mère ; ça n'a pas d'asile ; ça ne paie pas d'impôt ; ça ne monte pas la garde... Je ne connais rien de plus méprisable.

LE SYLPHE, *en colère.* *

Ah ! tu les méprises !... Eh bien ! souviens-toi de ce que je vais te dire : Tu as un sylphe pour rival, et Iola ne t'appartiendra jamais !

PAIMPOL.

Ah ! vieux balai du diable, tu oses me dire en face... A moi, mes amis ; assommons cette vieille servante de Satan, qui nous jette des sorts à tous.

TOUS.

Oui, oui, il a raison.

LE SYLPHE.

Oh ! je vous en défie.

(*Il se réfugie derrière Iola. — Toutes les femmes se mettent au-devant de lui, pour empêcher les hommes de le frapper.*)

PAIMPOL.

Fermez les portes, qu'elle ne puisse échapper.

(*On ferme les portes.*)

CHŒUR.

AIR : *De rage et de fureur.*

Frappons avec ardeur !
N'ayons pas de frayeur,
Elle est en not' puissance.
Pour en tirer vengeance,
Frappons avec ardeur !

(*Pendant ce chœur, les hommes poursuivent le sylphe ; Paimpol l'attrappe par la robe, qui lui reste à la main. — Le sylphe s'enfonce dans les hottes de paille peintes sur le mur du fond et disparaît.*)

SCENE X.

JOSSELIN, IOLA, PAIMPOL, MIGNOTTE,
VILLAGROIS, VILLAGROISES.

PAIMPOL, *stupéfait.*

A-t-on jamais vu !... Je croyais la tenir, elle a passé à travers sa robe ; elle s'est dérobée.

* Josselin, Paimpol, le Sylphe, Mignotte, Iola.

MIGNOTTE.

Quel prodige!

PAIMPOL.

Du tout, s'est une étoffe faite exprès.

(*On frappe à la porte du fond.*)

JOSSELIN.

On frappe... C'est peut-être elle qui revient.

MIGNOTTE.

Nous sommes perdus!

PAIMPOL.

Ne craignez rien, nous la tenons cette fois-ci... Rangez-vous tous de l'autre côté de la porte, et tapez ferme! moi, je vais ouvrir. (*On frappe encore.*) On y va!

(*Il ouvre.*)

SCÈNE XI.

IOLA, MIGNOTTE, JOSSELIN, PAIMPOL, LE NOTAIRE, *entre et se retourne pour fermer la porte, tout le monde le frappe sur le dos, et il se saute en criant.*)

JOSSELIN.

Qu'est-ce que vous faites donc? c'est le notaire...

PAIMPOL.

Ah! monsieur le notaire, excusez de l'erreur... Ces coups-là n'étaient pas pour vous, ça ne doit pas compter.

LE NOTAIRE.

C'est une horreur!... vous m'avez frappé, j'en prends acte.

JOSSELIN.

On croyait que c'était la sorcière...

PAIMPOL.

Eh bien! si vous rencontrez la mère Boby, faites-moi le plaisir de lui rendre.

LE NOTAIRE.

Je ne rends rien.

PAIMPOL.

C'est juste!... Un homme de loi!...

LE NOTAIRE.

Vous m'injuriez... J'en prends acte.

Le Sylphe.

JOSSÉLIN.

Voyons, voyons; ne perdons pas de temps, et signons le contrat.

LE NOTAIRE.

J'y consens. *(Il se place à la table.)*

MIGNOTTE.

Moi, je vais chercher le bouquet de la mariée.

(Elle sort par la porte à droite.)

IOLA, à part.

Tout est donc fini pour moi!

LE NOTAIRE.

Par-devant maître Griffardin, etc...

PAIMPOL.

En voilà assez... Signons tout de suite.

LE NOTAIRE.

A vous, d'abord, monsieur Josselin.

(Il se lève, et cède la place à Josselin.)

MIGNOTTE, rentrant avec le bouquet.

Me voici!

(Les jeunes filles entourent Iola, et lui attachent sa parure de mariée. — L'orchestre joue pendant ce temps - là, le refrain de la ballade de la scène neuvième. — Josselin signe.)

JOSSÉLIN, à Paimpol.

A vous, maintenant, Paimpol.

PAIMPOL, se mettant à la table, et prenant une plume.

Vous allez voir une signature un peu distinguée; impossible de la lire... *(Au moment où il va signer, le sylphe passe sa main par la fenêtre qui est restée ouverte, il lui enlève la plume, en lui barbouillant la figure avec.)* Qu'est-ce qui m'a fait cette farce-là?... C'est vous, Tabellion?

LE NOTAIRE.

Quelle farce?

PAIMPOL.

Parbleu! ma plume!... Espiègle de notaire, va!... *(Il s'est essuyé avec ses doigts, et barbouille le notaire à son tour.)* Je vois ça, il me garde rancune. *(Il prend une autre plume, signe, et la présente à Iola.)* A vous, espoir de ma vie!...

IOLA.

Allons, puisqu'il le faut... *(Au moment où elle se baisse*

pour signer, le contrat s'envole et disparaît par la fenêtre.)
Ociel ! (*Elle s'enfuit avec frayeur de l'autre côté du théâtre.*)

TOUS.

Le contrat !

(*Ils se groupent autour de la table, et regardent par la croisée.*)

ENSEMBLE.

PAIMPOL.

ALB : *Il s'enfuyait avec Madame (du Maçon).*

Quelle aventure singulière !
Je conçois vraiment leur frayeur ;
Car tout semble en ce jour contraire
Conspirer contre mon bonheur.

IOLA.

Quelle aventure singulière !
Rien n'est égal à ma frayeur !
Et pourtant ce hasard prospère
Pourra retarder mon malheur.

LE CHŒUR.

Quelle aventure singulière !
Rien n'est égal à ma fureur !
Et tout semble en ce jour contraire
Conspirer contre leur bonheur !

PAIMPOL.

C'est encore un tour de la vieille Boby !... (*Il monte sur une chaise, près de la fenêtre.*) Tenez, je crois que je la vois là bas... Courez de tous côtés, et amenez - la moi, morte ou vive !

JOSSELIN et LES AUTRES.

Oui, courons ! courons !

(*Tous sortent de différens côtés, excepté Iola et Paimpol, qui est toujours sur la chaise, regardant par la fenêtre.*)

SCÈNE XII.

LE SYLPHE, IOLA, PAIMPOL.

LE SYLPHE, *entrant par la fenêtre à droite.*

Iola, me voici !

IOLA.

Quelle imprudence !

PAIMPOL, *criant.*

N'ayez pas peur d'elle !

LE SYLPHE, *à Iola.*

Viens, suis-moi !

IOLA.

Je n'oserai jamais.

PAIMPOL, *de même.*

Est-ce qu'elle vous résiste ?

LE SYLPHE.

Nous n'avons qu'un instant.

IOLA.

O ciel ! que devenir ?

PAIMPOL.

Enlevez-la de force !

LE SYLPHE, *entraînant Iola vers la porte à gauche.*

Elle est à moi !

PAIMPOL, *se retournant.*

Grands dieux ! qu'est-ce que je vois ? c'est le diable ! A moi ! à moi ! mes amis !

SCENE XIII.

LE SYLPHE, IOLA, PAIMPOL, JOSSELIN,
MIGNOTTE.

(*Au moment où le chœur paraît, le sylphe se présente, en entraînant Iola, devant chacune des portes, et voyant le passage fermé, il enlève Iola par la cheminée.*)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, *paraissant.*

Arrêtez ! au voleur !

On enlève sa femme !

PAIMPOL.

Arrêtez ! au voleur !

Ah ! c'est un tour infâme !

TOUS.

Courons après le ravisseur !

(*Au moment où ils vont pour sortir, le sylphe enlève Iola. — Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente une forêt. — Au fond, deux rochers séparés par un torrent. — Sur le devant, à droite, l'entrée d'une grotte; à gauche, un arbre au pied duquel est un banc de gazon; d'autres arbres çà et là sur la scène.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

IOLA, endormie sur le banc de gazon; LE SYLPHE, et d'autres SYLPHES groupés autour d'elle.

CHŒUR.

AIR : *Silence* (nocturne de Carcassi).

Silence!...

LE SYLPHE.

Silence!...

CHŒUR,

Que nos soins jaloux
Bercent d'espérance
Un repos si doux.

LE SYLPHE.

Qu'un joyeux délire
Charme son sommeil,
Et que le sourire
L'accueille au réveil.

CHŒUR.

Silence!...

LE SYLPHE.

Silence!...

CHŒUR,

Que nos soins jaloux
Bercent d'espérance
Un repos si doux!

IOLA, *s'éveillant.*

Où suis-je ?

LE SYLPHE.

Près de moi.

IOLA.

C'est vous !... Oui... je me rappelle... vous m'avez enlevée si vite... j'ai été toute étourdie... la tête m'a tournée... Mais vous n'êtes pas seul, ici ?

LE SYLPHE.

J'ai des amis, des compagnes, qui tous s'empresseront de te plaire.

IOLA.

Que doivent penser mon oncle, ma cousine... Quelle inquiétude ils vont avoir !

LE SYLPHE.

Ils se consoleront... A moins qu'il ne leur prenne envie de courir après nous.

IOLA.

S'ils allaient découvrir notre retraite !

LE SYLPHE.

Je les attends... Je crois même qu'ils battent déjà la forêt.

IOLA.

Et ce pauvre Paimpol !... Si du moins il m'était infidèle, il me semble que je ne serais plus coupable.

LE SYLPHE.

S'il ne faut que cela pour te tranquilliser... Laisse-moi faire.

IOLA.

J'ai bien peur qu'il n'en meure de chagrin.

LE SYLPHE, *riant.*

Ce serait bien dommage... Un jeune homme si intéressant... Veux-tu retourner auprès de lui ?... Viens, je vais te reconduire.

IOLA.

Non, Monsieur, restez-là ; vous n'aimez qu'à courir.

LE SYLPHE.

Rassure-toi, je ne te quitterai plus... jamais.

IOLA.

Jamais !

LE SYLPHE.

La mort pourra seule me séparer de toi.

IOLA.

La mort!... Vous mourez donc quelquefois ?

LE SYLPHÉ.

Hélas ! oui... mais nous renaissions sous une autre forme, selon la conduite que nous avons tenue. Tantôt, nous sommes changés en fleurs, en oiseaux... quelquefois, nous rentrons dans des espèces moins favorisées... Par exemple, quand nous avons été mauvais sujets...

IOLA.

Alors, prenez garde à vous.

LE SYLPHÉ.

Est-ce à toi de me prêcher la sagesse... Mais quel bruit... On vient de ce côté...

AIR : *Il n'est plus d'espérance* (la Contre-lettre).

Oui, vers nous on s'avance,
Il faut de la prudence ;
Mais en vain leur vengeance
En ces lieux nous poursuit.

Avec nous sois tranquille,
Leur peine est inutile.
Soudain, dans cet asile,
Retirons-nous sans bruit.

ENSEMBLE.

LES SYLPHES.

Oui, vers nous on s'avance, etc.

IOLA.

Ciel ! vers nous on s'avance...
Ah ! je tremble d'avance.
Quoi ! déjà leur vengeance
En ces lieux nous poursuit.

(*Ils entrent dans la grotte.*)

SCÈNE II.

JOSSÉLIN, PAIMPOL, CHASSEURS armés de fusils. —
Ils entrent avec précaution, sur la vitournelle de l'air précèdent, et cherchant de tous côtés.

PAIMPOL.

Vous n'avez rien vu, père Josselin ?

JOSSELIN.

Rien du tout, mon garçon... Et pourtant, d'après les renseignements, ils doivent être dans cette forêt.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous... Mais où les trouver, les misérables ?

JOSSELIN.

Ça ne sera pas facile... Ces sylphes sont si légers... Ils se cachent sans doute dans le creux des arbres, dans les fentes de rochers.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous.

JOSSELIN.

Ah ça ! toi qui étais si incrédule, tu me parais bien changé depuis hier... Tu disais toujours : je n'en crois rien.

PAIMPOL.

Père Josselin... hier, je ne savais pas ce que je sais ; on commence toujours par ne pas savoir, ensuite on apprend, et quand on a appris, on n'en sait pas davantage... Telle est la marche progressive de l'esprit humain.

JOSSELIN.

Il est impossible de rien comprendre à ton raisonnement.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous, mais il ne s'agit pas de ça.... Je vous déclare que je ne sortirai pas de cette forêt que je n'aie retrouvé Iola... Aussi, je n'ai qu'à rencontrer le chiffre, son affaire sera bientôt faite.

JOSSELIN.

Dis-moi donc ; je ne sais pas trop si nous avons le droit de le tuer.

PAIMPOL.

Puisque la chasse est ouverte.

JOSSELIN.

Mais un siffle n'est pas un canard sauvage.

PAIMPOL.

L'histoire naturelle ne s'explique pas là dessus... Je remarque que ça vole.

JOSSELIN.

J'observe que ça parle.

PAIMPOL.

Ça ne dit rien. Qu'est-ce qui bavarde plus que pies, sonnets, perroquets ? et pourtant quand on les tue, ils n'ont pas le plus petit mot à dire.

JOSSELIN.

Ah ! c'est vrai ; alors il faut continuer notre chasse... Mais je pense à une chose : tant que nous marcherons ensemble, ils fuiront devant nous, et nous en serons pour nos peines ; il vaut mieux nous embusquer chacun de notre côté... Moi, je vais me mettre à l'affût un peu plus loin, et distribuer des postes à nos amis. Toi, reste ici.

PAIMPOL.

Que je reste seul ici ?

JOSSELIN.

On dirait que tu as peur ? N'as-tu pas ton fusil ?

PAIMPOL.

C'est vrai... Mais n'allez pas trop loin, que je puisse appeler.

JOSSELIN.

Tu me trouveras auprès de la fontaine.

PAIMPOL.

Là-bas, au bout du torrent... Ça suffit.

JOSSELIN.

Allons, mes amis !

CHŒUR

AIR : *Restons, amis, etc.* (d'Euriante).

Cherchons, amis, cherchons encor,
Cherchons tous d'un commun accord ;

Ils sont ici, je pense,

Doublons de vigilance,

Ne perdons pas toute espérance... (bis)

Il faut les saisir, les réduire aux abois,

Chasseurs, parcourons, parcourons tous ces bois ;

Il faut les réduire aux abois,

Chasseurs, parcourons tous ces bois.

PAIMPOL.

Ne criez donc pas si fort !

(*Le chœur, qui a été chanté fort la première fois, reprend ici très-doux, et fait une nuance de forté sur le pénultième*

Le Sylphe.

vers. « Il faut les réduire aux abois. » *Paimpol leur fait signe de chanter plus doux. Chut! — Le dernier vers se chante très-doux, en sortant.*)

SCÈNE III.

PAIMPOL, puis LE SYLPHE.

PAIMPOL.

Il a raison, j'ai mon fusil... C'est égal, tenons-nous sur nos gardes; ces diables de fibres sont malins comme des renards.
(*Il visite la batterie de son fusil.*)

LE SYLPHE, sortant de la grotte.

Sont-ils partis?... Non, en voilà encore un!... C'est cet imbécille de Paimpol, amusons-nous.

(*Il se cache derrière un arbre.*)

PAIMPOL.

Ils ont beau faire, ils n'échapperont pas à nos recherches.

LE SYLPHE, caché.

Cherche!

PAIMPOL.

Tiens, il y a de l'écho!... Au fait, qu'est-ce que je risque? mon fusil est en bon état, et je ne suis pas maladroit.

LE SYLPHE.

Maladroit!

PAIMPOL.

Il est bon, l'écho... Dieu! que c'est joli, l'écho; c'est un des charmes de la nature... Hum!

LE SYLPHE.

Hum!

PAIMPOL.

Celui-ci répète très-bien la prose; voyons un peu s'il est aussi fort sur la musique,

Air de l'Echo (de madame Duchambge).

Chantons!...

LE SYLPHE.

Chantons!...

PIMPOL.

Echo répète...

LE SYLPHE.

Echo répète...

PAIMPOL.

C'est bien ça.

LE SYLPHE.

C'est bien ça.

PAIMPOL.

Comme sa voix discrète...

LE SYLPHE

Comme ma voix discrète...

PAIMPOL.

Dit bien ma chansonnette.

LE SYLPHE.

Dit bien ta chansonnette.

PAIMPOL.

J'aim' beaucoup c't' écho là!

LE SYLPHE

Cho là!

PAIMPOL.

C'est bien ça!

LE SYLPHE.

C'est bien ça!

} bis.

PAIMPOL.

Ça m'amuse extrêmement... Rechantons.

Chantons!...

LE SYLPHE.

Chantons!...

PAIMPOL.

Echo répète...

LE SYLPHE.

Dieux! qu'il est bête!

PAIMPOL.

C' n'est plus ça!

LE SYLPHE.

C'est bien ça!

} bis.

(36)

PAIMPOL.

Quel écho mallionnète...

LE SYLPHE.

C'est ma voix indiscrette...

PAIMPOL.

Me traite ainsi de bête ?

LE SYLPHE.

Qui te traite de bête.

PAIMPOL.

D'où peut v'nir c't' écho là ?

LE SYLPHE.

Cho là !

PAIMPOL.

C' n'est plus ça !

LE SYLPHE.

C'est bien ça !

} bis.

(*Sur la fin du couplet, les autres sylphes paraissent et se cachent de divers côtés.*)

SCÈNE IV.

PAIMPOL, LE SYLPHE, LES SYLPHES ET SYLPHIDES
cachés.

PAIMPOL.

Où est le manant qui ose m'injurier de la sorte ? qu'il se
mon're... Montre-toi donc, misérable !

LE SYLPHE, *monté sur un arbre, se faisant voir, et se
cachant ensuite.*

Ah ! ah ! ah !

PAIMPOL, *se dirigeant de son côté.*

Ah ! il est là, je le tiens.

UN AUTRE SYLPHE, *du côté opposé.*

Ah ! ah ! ah !

PAIMPOL, *même jeu.*

Non, c'est par ici.

UN AUTRE SYLPHE, *sur le rocher.*

Ah ! ah ! ah !

PAIMPOL.

On dirait que c'est là-bas, à présent... (*Ils paraissent*)

de tous côtés.) Ah!... Au secours! (*Il se jette à genoux, les sylphes l'entourent, dansent et se mettent en groupe autour de lui. — La main sur les yeux.*) Je tourne, je tourne; j'ai des vertiges, je suis vaincu!

LE SYLPHE, *lui prenant son fusil, et le déposant contre un arbre.*

Et désarmé!

PAIMPOL.

Sylphes puissans, ne me faites pas de mal; ayez pitié d'un jeune villageois qui donne des espérances.

LE SYLPHE.

Tu-trembles, brave Paimpol?

PAIMPOL.

Je le crois comme vous... Cependant je suis trop heureux...

LE SYLPHE.

Peureux!

PAIMPOL

Ah! c'est donc vous, farceur d'écho!

LE SYLPHE.

Oui, c'est moi... Venge-toi si tu peux.

PAIMPOL.

Vous dites ça, parce que vous êtes cent cinquante contre moi... et pourtant, si je connaissais celui de vous qui m'a sylphirisé ma prétendue...

LE SYLPHE.

Ta prétendue?... est-ce que tu y penses encore?... Regarde ces jeunes sylphides, il n'y en a pas une qui ne vaille mieux que ton Iola.

PAIMPOL.

Comment! y a donc des femelles... Quelles formes séduisantes... quel costume vapoureux!... Dieu! comme ça porte aux nerfs!

LE SYLPHE.

Eh bien! si tu renonces à Iola, tu seras le maître de choisir une de mes compagnes.

PAIMPOL.

Il serait vrai... je pourrais choisir... Oh! non, laissez-moi, esprit tentateur, vous abusez de mes passions.

LE SYLPHE.

Tu refuses?

PAIMPOL.

Je ne dis pas ça... Mais, c'est qu'elles me plaisent toutes.

LE SYLPHE.

Il faut alors que le hasard en décide.

PAIMPOL.

Comment entendez-vous l'hazard?

LE SYLPHE.

On va te couvrir les yeux, et tu attraperas celle que le sort te destine. L'amour n'a - t - il pas toujours un bandeau?

PAIMPOL.

C'est vrai... L'amour est un colin-maillard.

LE SYLPHE.

Il est pris ! *(Il entre dans la grotte.)*

PAIMPOL, pendant qu'un sylphe lui attache sur les yeux une écharpe *

Infâme Paimpol ! te voilà donc l'esclave de tes penchans vicieux !... *(Au sylphe.)* Ne serrez pas si fort !... Ah ! bah ! c'est une petite fantaisie en passant... Une sylphide ! c'est si rare ! D'ailleurs Iola n'en saura rien. Pauvre petite ! elle me croit fidèle... Quel aveuglement !

LE SYLPHE, à Iola, qu'il a amenée. **

Tu le vois, je ne t'ai pas trompée.

IOLA, rentrant dans la grotte.

C'est bien, je m'en souviendrai.

LE SYLPHE.

Cherche maintenant. *(Ils se dispersent tous.)*

AIR : Galop de Tolbecque.

Allons, prouve ton zèle,
Mon ami cherche bien ;
Et pour trouver ta belle,
Va toujours, ne crains rien.

PAIMPOL.

C'est en vain que j'avance,
On se sauve, on me fuit.

* Un Sylphe, le Sylphe, Paimpol.

** Iola, le Sylphe, Paimpol.

LE SYLPHE, *aux autres sylphes.*

Ici, de la prudence,
Retirons-nous sans bruit.

REPRISE DU CHŒUR.

Allons, prouve ton zèle, etc.

(*Tous les sylphes rentrent dans la grotte.*)

PAIMPOL, *parlant.*

J'en tiens une ! (*Il se heurte contre un arbre.*)

LE SYLPHE.

Casse-cou !

SCÈNE V.

MIGNOTTE, PAIMPOL.

PAIMPOL, *saisissant Mignotte qui arrive.*

Je la tiens cette fois Je te tiens, ô charmante sylphide !

MIGNOTTE, *lui ôtant son bandeau.*

Prenez donc garde, Paimpol, vous m'étouffez !

PAIMPOL.

Juste ciel ! c'est Mignotte . . . Où sont donc les autres ?

MIGNOTTE.

Quels autres ?

PAIMPOL.

Les autres syffres !

MIGNOTTE.

Est-ce que vous rêvez ?

PAIMPOL.

Quelle trahison ! . . . Par exemple, si j'en rencontre jamais un, ou une, il n'a qu'à faire son testament . . . Mais vous, Mignotte, qu'est-ce que vous venez donc faire dans cette forêt périlleuse ?

MIGNOTTE.

Dam' . . . je venais savoir si vous avez retrouvé ma cousine.

PAIMPOL.

Je n'en ai pas de nouvelles.

MIGNOTTE.

Les hommes sont-ils bêtes de courir après les femmes qui ne veulent pas d'eux.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous.

MIGNOTTE.

D'autant plus que ceux qui courent sont les premiers at-
trapés.

PAIMPOL.

Mignotte, il y a une pensée dans ce que vous dites là...
Vous ne vous en doutiez pas... Il y en a une... Tiens!
qu'est-ce que c'est donc que cette belle rose blanche?

MIGNOTTE.

Elle n'est pas pour vous.

PAIMPOL.

Et pourquoi?

MIGNOTTE.

Ah! parce que... si vous saviez d'où elle vient... Mais
ça ne vous regarde pas!

PAIMPOL.

Ce n'est pas dans le bois que vous l'avez cueillie?

MIGNOTTE.

Dans le bois, si donc! Est-ce que je m'arrête jamais dans
le bois.

PAIMPOL.

Ah! excusez.

SCÈNE VI.

MIGNOTTE, PAIMPOL, LE SYLPHE. — *Il va se
cacher derrière un arbre.*

MIGNOTTE.

Je n'aurais qu'à rencontrer un garçon du village... Les
hommes sont si audacieux!

PAIMPOL.

Le fait est que nous sommes très-entrepreneus.

MIGNOTTE.

Je n'aurais qu'à me trouver seule avec lui..... comme
nous voilà par exemple tous les deux.

PAIMPOL.

Tiens!... C'est ma foi vrai, nous sommes seuls.

LE SYLPHE, à part.

Il commence à comprendre.

PAIMPOL.

Dites donc, Mignotte, nous sommes tous les deux tous seuls.

MIGNOTTE, *riant*.

Eh oui ! que nous y sommes. (*Elle le pince.*)

PAIMPOL.

Oh ! Mignotte ! Mignotte ! vous venez de déchirer le bandeau ; c'est la seconde fois d'aujourd'hui.... C'est drôle, tous les jours j'allais chez vous.... Vous étiez là, devant moi, toute la journée ; vous me creviez les yeux, je n'en voyais pas plus clair... A présent je vous trouve belle, je vous trouve superbe... Ce que c'est que d'être seuls.... Aimable solitude !... comme tu es forte pour donner des idées !

LE SYLPHE, *à part*.

A la bonne heure, voilà que ça prend.

PAIMPOL.

Mon cœur bat d'une force... Tâtez plutôt. (*Il lui met la main sur son cœur.*) Et vous, Mignotte, permettez...

(*Il veut mettre la main sur le cœur de Mignotte.*)

MIGNOTTE.

Finissez, Paimpol ; lâchez-moi.

PAIMPOL.

Vous me repoussez, moi, qui vous...

MIGNOTTE.

Achevez.

PAIMPOL.

Et vous, Mignotte ?

MIGNOTTE.

Moi... Il me semble aussi que je...

PAIMPOL.

Après ?...

LE SYLPHE, *à part*.

Ils ne s'entendront jamais.

MIGNOTTE.

Je n'ose pas, tant que vous me regardez.

PAIMPOL.

Je me retourne. (*Tous deux se tournent le dos.*)

MIGNOTTE.

Eh bien ?

Le Sylphe.

PAIMPOL.

Parlez!

MIGNOTTE.

Dam', je crois que...

PAIMPOL.

Et moi... je sens que...

LE SYLPHE, *qui s'est avancé presque au milieu d'eux.*

Je vous aime!

(*Il se sauve dans le fond. — Paimpol et Mignotte se retournent ensemble.*)

PAIMPOL.

Il serait possible!

MIGNOTTE.

Voilà donc le mot lâché!

LE SYLPHE, *au fond.*

Il est un dieu pour les amours,
Il vient toujours
A leur secours!

PAIMPOL.

Qu'est-ce qui chante le refrain de la sorcière? (*Apercevant le sylphe.*) C'est encore ce maudit sylphe. Le voyez-vous là-bas?... Attends, attends, va! je suis à toi!

(*Il va prendre son fusil. — Le sylphe disparaît à droite.*)

MIGNOTTE. *

Il a disparu... D'ailleurs, à présent vous ne devez plus lui en vouloir.

PAIMPOL.

Je lui en veux, parce qu'il avait l'air de se moquer de nous... Et puis, il n'aurait qu'à lui prendre la fantaisie de vous aimer, à présent.

MIGNOTTE.

Oh! je ne suis pas si facile à enlever.

PAIMPOL.

Je le crois, comme vous.

(*Le sylphe reparaît sur le rocher de droite, au fond.*)

LE SYLPHE, *riant.*

Ah! ah! ah!

* Paimpol, Mignotte, le Sylphe.

PAIMPOL.

Tenez, le revoilà sur le haut du rocher; vous allez le voir dégringoler.

(*Il le met en joue, et tire un coup de fusil.*)

LE SYLPHE, *riant.*

Ah! ah! ah! le bon chasseur!

PAIMPOL.

Mordieu! c'est comme un sort!... Mais il n'en est pas quitte.

(*Il sort en courant par la droite.*)

SCÈNE VII.

MIGNOTTE, *en bas*, LE SYLPHE, *sur le rocher.*

MIGNOTTE, *au sylphe.*

Mais sauvez-vous donc.

LE SYLPHE.

Mignotte, je t'envoie un baiser.

MIGNOTTE,

Il va vous mettre dans sa carnassière.

LE SYLPHE.

En voilà encore un... Tu me le rendras tout-à-l'heure.

PAIMPOL, *paraissant sur le rocher.*

Je le tiens! je le tiens!

LE SYLPHE, *s'envolant de l'autre côté.*

Pas encore.

(*Paimpol qui veut suivre le sylphe, tombe dans le torrent.*

— *Mignotte jette un cri.*)

SCÈNE VIII.

IOLA, MIGNOTTE.

IOLA.

Quel bruit!

MIGNOTTE.

Il se périt! il se périt!... (*Apercevant Iola.*) Ah! c'est vous, Mam'selle.... Vous voyez ce pauvre Paimpol, où l'amour l'a conduit... Heureusement qu'il nage comme un poisson dans l'eau.

IOLA.

Est-ce que c'est de ma faute ?

MIGNOTTE.

Oui , c'est de votre faute , petite vagabonde !

IOLA.

Comme tu me parles.

MIGNOTTE.

Je ne devrais peut-être pas vous parler du tout... Quand on vit publiquement dans les bois , comme une sauvage...

IOLA.

Va , c'est bien mal à toi , de venir me chagriner ; moi qui suis déjà si triste

MIGNOTTE.

Ton petit bonhomme te fait des farces !

IOLA.

Il est si léger , si volage... Tu me vois désolée... C'est au point que j'ai envie de retourner chez mon oncle , et d'épouser Paimpol de désespoir !

MIGNOTTE , à part.

Ça ne ferait pas mon compte. (*Haut.*) Ne t'avise pas de ça , au moins.

IOLA.

Que veux-tu que je devienne ?

MIGNOTTE.

Sois tranquille... Je viens de chez la vieille Bobby... Va-t-en trouver Iola , qu'elle m'a dit ; tu la rencontreras près du torrent... Elle avait raison.

IOLA.

Après ?

MIGNOTTE.

Je sais que son sylphe est inconstant , et qu'il a des torts à son égard.

IOLA.

Ensuite ?

MIGNOTTE.

Remets-lui cette rose blanche... Une punition sévère y est attachée.

IOLA.

Une punition sévère ?

MIGNOTTE.

Quand elle voudra se venger de lui , qu'elle lui donne

cette fleur ; une fois qu'il l'aura touchée , ça sera fini ; il sera corrigé pour jamais.

IOLA.

Pourtant , si ça devait lui faire du mal . . .

MIGNOTTE.

Prends , te dis-je , c'est pour le rendre fidèle ; moi , je vais tâcher de retrouver ce pauvre Paimpol C'est à toi maintenant de saisir une bonne occasion. (*Elle sort.*)

IOLA , *la suivant.*

Oh ! elle ne manquera pas . . . Dans ce moment - ci , par exemple , où est-il ? que fait-il ? . . . Eh ! mais je l'aperçois , il arrête Mignotte . . . il l'embrasse Ah ! quelle indignité !

SCÈNE IX.

IOLA , LE SYLPHE.

LE SYLPHE , *accourant.*

Elle l'a reçu !

IOLA.

Fi ! Monsieur , c'est affreux ! Embrasser ma cousine , et presque sous mes yeux .

LE SYLPHE.

Bah ! tu en verras bien d'autres !

IOLA.

C'est comme ça que vous vous excusez ; au lieu de me demander pardon , vous bravez mes reproches .

LE SYLPHE.

Ah ! tu te plains toujours . . . Il faut cependant t'habituer à mon caractère . . . J'aime les jeunes filles , je les aime toutes , quand elles sont jolies ; seulement je t'aime plus que les autres , ça doit te suffire . . . Je veux pouvoir courir après elle , les courtiser , les embrasser ; et quand elles m'ennuieront , je reviendrai près de toi . . . Voilà comme j'entends la fidélité .

IOLA , *à part.*

Quelle horreur ! . . . Ah ! je n'hésite plus , vengeons-nous ! (*Haut.*) Allez , Monsieur , vous êtes un ingrat . . . Moi qui ne songe qu'à vous plaire . . . Je sais que vous aimez les fleurs , et en votre absence , j'ai parcouru la forêt pour

choisir la plus belle rose... la voilà. Si j'attendais votre retour avec tant d'impatience, c'était pour vous l'offrir.

LE SYLPHÉ.

Tu peux la garder, je n'en veux pas.

IOLA, à part.

Il me refuse ! comment faire ? (*Haut.*) Mon petit Follet, je t'en prie, accepte-la, pour ne pas m'affliger... J'ai eu tort de te gronder, j'en conviens.

LE SYLPHÉ.

Eh bien ! à la bonne heure... Pauvre petite, est-elle gentille !... Je me repens de lui avoir fait de la peine.

IOLA.

Tu m'aimes donc encore ?

LE SYLPHÉ.

Toujours !... Et pour te le prouver, j'accepte ce fleur.

IOLA, se reculant avec effroi.

Jamais !... (*A part.*) Si la punition attachée à cette rose était trop sévère !...

LE SYLPHÉ.

Comment ! tu me refuses ?... Voyez-vous, la coquette, qui profite de ses avantages...

IOLA.

Je t'en supplie, ne me la demande pas ; je ne dois pas te la donner.

LE SYLPHÉ.

C'est ce que nous verrons.

(*Pendant le couplet suivant, Iola et le sylphe font plusieurs passades.*)

AIR : *Vite, Marie, à ma toilette* (de Panseron).

J'ai tort d'employer la prière,
Lorsque je puis te la ravir...

IOLA.

Vous n'oserez pas, je l'espère...
Craignez plutôt de l'obtenir.

LE SYLPHÉ.

Défends-toi !

IOLA.

Laissez-moi !

LE SYLPHE.

Je saurai t'y forcer,
Tu veux en vain me repousser.
Je le sens, ta rigueur
Redouble mon ardeur!
Je ne demandais qu'une rose,
Mais, malgré tes détours adroits,
Il me faut encore autre chose,
Et j'enlève tout à la fois.

(*Le sylphe prend la rose blanche qui devient noire, et embrasse Iola. — L'orchestre joue jusqu'à la fin de la scène.*)

LE SYLPHE, *chancelant.*

O ciel!

IOLA.

Qu'avez-vous ?

LE SYLPHE.

Je ne sais... Je tremble... un frisson mortel...

(*Ses ailes se détachent et tombent.*)

IOLA

Grands dieux ! qu'ai-je fait ?

LE SYLPHE.

Je suis perdu !... Je meurs !...

(*Il tombe sur le banc de gazon, Iola l'a soutenu jusque-là.*)

IOLA.

Et personne !... seule avec lui !... Au secours ! au secours !

SCÈNE X.

LE SYLPHE, IOLA, LES SYLPHES, *accourant.*

CHŒUR.

Air nouveau (de M. Guénée).

Quel danger nous menace !
Accourons sans retard.
Oh ! funeste disgrâce !
Nous arrivons trop tard !

LE SYLPHE, *à Iola.*

Toi qui fus si cruelle,
Je te quitte à regrets...

Je meurs , je suis fidèle,
Adieu , toi que j'aimais !
Hélas ! dans ta tristesse ,
Rappelle-toi sans cesse
Qu'il est un dieu pour les amours ,
Il vient toujours !...

(*Il ne peut achever l'air , et tombe sur le banc de gazon. —
L'orchestre termine seul l'air du refrain de la ballade.*)

IOLA , parlant.

Il n'est plus !...

CHŒUR.

Le plaisir et l'ivresse
Avec lui sont bannis...
Prodiguons la tendresse
A ses restes chéris !

(*Pendant ce chœur , deux sylphes emportent Follet ; Iola le sou-
tient par-devant , sans le masquer aux yeux du public. — Ils le
déposent dans la grotte. — Iola reste à l'entrée ; les sylphes
disparaissent.*)

SCÈNE XI.

IOLA , PAIMPOL , JOSSELIN , MIGNOTTE ,
VILLAGEOIS , VILLAGEOISES.

PAIMPOL , arrivant , et s'arrêtant au fond.

Oh ! la voilà !... (*À la cantonade.*) Par ici ! par ici !...
V'là mam'selle Iola !

CHŒUR.

AIR : *Voici l'instant du mariage.*

C'est Iola ! douce surprise ...
Oui , la voilà ! le sort enfin nous favorise !
Ah ! célébrons tous son retour ,
Elle est rendue à notre amour !

PAIMPOL.

C'est donc vous , mam'selle Iola !... vous que je cherche
depuis ce matin , à travers les monts , les bois et les fleu-
ves... (*S'essuyant.*) Je puis dire que j'ai essuyé bien des
avaries !

JOSSELIN.

Ah ça ! ma nièce , vos extravagances sont - elles terminées ?... Croyez-vous , qu'à mon âge , il soit agréable de courir après un siffle ?

IOLA.

Ah ! mon oncle , il est inutile de le poursuivre... il est mort !

TOUS.

Il est mort !

IOLA.

Oui , cousine... C'est cette fleur qui l'a tué.

MIGNOTTE.

Voyez-vous , la vieille sorcière... Ah ! ça me fait de la peine ; c'est bien dommage !

PAIMPOL.

Oui , c'est dommage. J'aurais voulu le tuer , mais je suis fâché qu'il soit mort.

JOSSELIN.

C'est bien fait... Ça vous apprendra , Mademoiselle... Qu'allez-vous devenir , à présent ? vous allez me rester sur les bras... Car , quel est le garçon du village qui voudrait de vous pour femme ?... Il n'y en a aucun.

PAIMPOL.

Qu'en savez-vous , impitoyable Josselin ?... Puisque le sylphe est défunt , ça change bien la chose... Et si mam'selle Iola me promettait de s'amender... et de mener une vie moins errante , je serais capable d'oublier encore...

MIGNOTTE. *

Eh bien ! qu'est-ce que ça signifie ?... Est-ce que l'exemple vous gagne aussi , vous... gros sylphe que vous êtes ?

PAIMPOL.

Mais écoutez donc , ma chère amie...

IOLA , qui a paru prêter l'oreille du côté de la grotte.

Silence !... Taisez-vous !

JOSSELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

* Iola , Pimpol , Mignotte , Josselin.

IOLA.

Vous n'avez rien entendu ?

PAIMPOL.

Allons, elle bat la campagne... Il paraît qu'elle en a pris l'habitude.

IOLA.

Vous ne savez pas... Il m'a dit qu'il reviendrait... Ils reviennent toujours.... Ils renaissent sous une autre forme.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous. (*Aux villageois.*) Il ne faut pas la contrarier.

IOLA.

Si je pouvais le revoir encore... Oui, quelle que soit la forme qu'il prenne, il m'appartient, il doit être à moi.

(*Elle s'approche de la grotte, et se met à genoux devant l'entrée.*)

PAIMPOL.

Qu'est-ce qu'elle va faire ?

IOLA.

AIR : *Change, change-moi.*

Change, change-toi,
Et prends pour moi
Forme nouvelle...
Mon cœur t'aimera,
Te chérira !...
Ma voix t'appelle !
Viens, je suis là !
En papillon léger
Ah ! tu peux te changer,
Et vers moi voltiger,
Sans nul danger !...
Jeune oiseau, dans les airs,
Viens reprendre mes fers,
Ou bien, gentille fleur,
Viens sur mon cœur.
Change, change-toi,
Et prends pour moi
Forme nouvelle,
Mon cœur t'aimera,

Te chérira...
Ma voix t'appelle !

LE SYLPHE, *vêtu en jeune villageois élégant, écarte le feuillage de l'entrée de la grotte, et tombe aux genoux de Iola.*

Me voilà !...

SCENE XII ET DERNIERE.

PAIMPOL, LE SYLPHE, IOLA, MIGNOTTE;
JOSSELIN, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

CHŒUR.

AIR : *O ciel!... Eh quoi! c'est Louise!*

O ciel! c'est lui!... vraiment oui, c'est lui-même!
Grands dieux! pour nous quelle surprise extrême!...
O moment plein de douceur!...
Non. rien n'égale leur bonheur!

PAIMPOL.

Ah! l'infâme serpent!... il vient encore une fois de changer de peau!

LE SYLPHE.

Air de la Ballade.

Oui, mes amis, j'existe encore,
Près de toi je suis de retour...
La voix de celle qu'on adore
Suffit pour nous rendre le jour...
Je sens mon cœur battre d'amour!
Va, ne crains rien, je ne suis plus volage;
Que l'hymen enfin nous engage,
Je serai constant désormais,
Car je me suis fait homme exprès;
Et nous n'aurons en mariage
Jamais d'ennuis, jamais d'orage...
Jamais!

LE CHŒUR.

Jamais!

LE SYLPHE.

Jamais!

MIGNOTTE, *passant près de Paimpol, et lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien ! Paimpol, voilà le sylphe qui est notre cousin.

PAIMPOL.

Ah ! cousin !... A la mode de Bretagne.

LE SYLPHE.

Vous consentez, papa Josselin ?

JOSSELIN.

Je crois que je ne peux guères faire autrement.

PAIMPOL.

Je le crois comme vous.

LE SYLPHE.

Eh bien ! Paimpol, qu'est-ce que je t'avais dit ?

Il est un dieu pour les amours !

Il vient toujours

A leur secours !

TOUS.

Oui, mes amis, il vient toujours

A leur secours !

(*Peudont ce chœur, les sylphes paraissent et se groupent sur les rochers du fond. — Tableau.*)

20 17 63

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.